

Direction de la Jeunesse, de l'Éducation, de la Culture et des Sports

**ACTES DU COLLOQUE :**

« **NEUJ PRO 2014 – 13<sup>èmes</sup> Rencontres Nationales des Professionnels et Elus de la Jeunesse** »

**TABLE RONDE 1**

**Numérique et réseaux sociaux : un rôle éducatif ?**

**Intervenants :**

**Gérard MARQUIÉ**, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)

**Monique ARGOUALC'H**, enseignante en classe relais à Brest

**Christian COMBIER**, responsable de la Maison de Grigny

**Animatrice :**

**Sophie PAUTET**, webmaster au Conseil général de l'Allier

**Sophie Pautet, webmaster au Conseil général de l'Allier** : Bonjour et bienvenue à toutes et à tous. Vous êtes à la table ronde n°1 qui s'appelle « Numérique et réseaux sociaux : un rôle éducatif ? ». Avant de passer la parole aux intervenants, je vous dis juste deux mots sur l'organisation de cette table ronde. Les trois personnes qui vont se présenter elles-mêmes vont faire chacune leur exposé sur le thème, à peu près vingt minutes. Après les trois interventions, je vous propose un temps d'échanges et de questions. On va commencer par Monsieur Gérard Marquié qui est chargé d'études et de recherche à l'INJEP. On enchaînera avec l'intervention de Madame Argoualc'h qui est enseignante dans une classe relais à Brest. Et on finira avec Monsieur Combiér qui est responsable d'une maison TIC de Grigny. Je laisse la parole à Monsieur Marquié.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)** : Je vais vous parler d'une pratique numérique en éducation en milieu scolaire. Je vais vous parler d'une enquête que nous avons réalisée sur l'usage de Twitter par les enseignants dans le milieu scolaire. Je suis désolé, peut-être certains diront encore une approche scolaro-centrée. Pour moi, elle n'est pas scolaro-centrée. Elle est au sein de l'école, mais elle est plutôt décentrée sur ce qu'on peut reprocher à l'école d'être trop sur le scolaire. Ce travail s'inscrit dans un travail plus général. Si ça vous intéresse d'en savoir plus sur l'enquête parce que je ne pourrai pas tout dire dans le temps qui m'est donné, vous avez au stand de l'INJEP ce quatre pages d'un numéro publié par l'INJEP qui s'appelle « Twitter outil de transformation dans le champ éducatif ? ». Il est aussi téléchargeable sur le site de l'INJEP. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une recherche information action que j'ai réalisée avec Cécile Delessalle, une collègue psychosociologue. Cela a donné lieu à un ouvrage « L'information des jeunes sur internet observée, accompagnée » disponible à l'INJEP. Il n'est pas téléchargeable. On a travaillé dans différents contextes éducatifs : l'école en général, lycées professionnels, collèges, bibliothèques, médiathèques, information jeunesse et maison de jeunes et de la culture avec des approches différentes. L'objectif est de développer un suivi plus précis des pratiques des jeunes et de leur évolution. En effet, ces pratiques numériques évoluent rapidement. Il s'agit aussi de travailler sur le développement des compétences des professionnels et l'expérimentation d'outils de suivi, de veille, d'observation, d'analyse. On a beaucoup de photographies instantanées d'équipements et de pratiques. J'en profite pour dire deux mots sur le fait que les enquêtes sur le numérique sont relativement rares en France. Il y a des enquêtes annuelles du CREDOC qui publie des données assez

pertinentes en fin d'année. Elles donnent des données intéressantes sur les équipements principalement, un peu moins sur les pratiques. L'INSEE, l'INRIA sont intéressants aussi. Mais on a peu de choses sur les pratiques numériques. Ou s'il y a des choses, ce sont souvent des pratiques réalisées par des opérateurs privés qui vont trouver un intérêt dans les résultats. Je me méfie de ces résultats même s'il est intéressant de voir des évolutions pointer. Récemment, il y avait une enquête sur l'internet mobile avec une comparaison européenne qui montrait des chiffres d'évolution assez impressionnants. Mais, on s'apercevait que les seuls consultés étaient des répondants internautes motivés pour répondre à cette enquête. Cela fait que ça pose des questions quand on dit que les Français ont tant d'équipements numériques mobiles en leur possession en moyenne. C'est un exemple parmi d'autres. Je vous invite à une certaine vigilance dans ce domaine même si c'est toujours intéressant.

Pourquoi Twitter ? Je me suis inscrit sur Twitter en 2009. On en parlait beaucoup moins que maintenant. Cet outil était peu développé en France. Ce n'est pas la peine de rappeler ce qu'est Twitter. Pour moi, c'était d'abord un outil de veille professionnelle. J'ai rapidement trouvé des gens intéressants sur Twitter, notamment dans le champ de l'éducation. Et, j'ai trouvé beaucoup de réflexions, d'outils, de pratiques qui m'ont intéressé, notamment dans le champ de l'éducation et auprès des professionnels de l'éducation nationale. J'ai conforté cette veille. J'ai même twitté. Je me suis mis en interaction avec des gens notamment des enseignants. J'ai trouvé qu'il y avait des choses intéressantes sur l'usage de Twitter à l'école. Une première enquête a été menée en 2011, une deuxième en 2012 et une troisième en 2013 auprès d'enseignants et d'observateurs de pratiques. Il y avait deux populations dans l'enquête : des utilisateurs et des observateurs. Les observateurs sont des chefs d'établissement, des inspecteurs d'académie, des formateurs, des professionnels ou des parents d'élèves qui ne sont pas directement confrontés mais qui observent ces pratiques. Dans la dernière enquête, on a eu une approche quantitative et qualitative. L'échantillon est relativement faible parce que l'usage de Twitter est peu développé dans l'enseignement. Le site « Twittclasses » référence les usages de Twitter à l'école. Il comporte 300 Twittclasses. L'enquête a 300 répondants dont 75 utilisateurs. C'est assez faible. Mais, je ne revendique pas la représentativité de l'échantillon par rapport à la population enseignante. Les évolutions pointées dans les pratiques sont intéressantes pour ce que ça développe comme pratiques pédagogiques. C'est ça qui nous intéresse avant tout sachant que dans la dernière enquête on a fait à la fois du quantitatif et du qualitatif. On a eu quelques entretiens pour confirmer et aller un peu plus loin dans la démarche. Twitter est étudié non pas en tant qu'univers en soi ou modèle, mais en tant qu'exemple concret de l'usage des réseaux sociaux et du numérique en éducation. Je reprendrai l'expression d'un des enseignants que nous avons eus en entretien. Il disait que la pensée pédagogique préexiste à l'utilisation de Twitter. Twitter n'est qu'un outil. Il est souvent complété par d'autres outils. J'ai tiré six enseignements de cette enquête : la valorisation et l'implication des jeunes, l'ouverture vers l'extérieur, l'éducation aux médias et aux usages du numérique, dynamique des usages professionnels, injonctions paradoxales des institutions, l'importance de la médiation numérique. Je vais développer rapidement ces enseignements.

Le premier enseignement est la valorisation des activités des élèves et une meilleure estime de soi. Ce point sera développé par Monique. Mais il est intéressant de pointer que, dans les activités réalisées en priorité par les élèves, les répondants pointent la valorisation des activités des élèves qui est un élément essentiel.

Après il y a la question de l'expression écrite qui est plus spécifique, notamment aux enseignants qui travaillent dans le premier degré qui s'appuient sur Tweeter pour travailler sur l'écriture, la syntaxe, l'orthographe. L'écriture et la lecture collaboratives sont plus une approche prioritaire chez les enseignants de lycée et d'université qui font des travaux dans ce domaine-là. Je ne développe pas plus. Mais il est important de savoir que la valorisation est privilégiée parce qu'on est dans l'estime de soi, dans le fait que les élèves donnent du sens aux apprentissages. On peut prendre l'exemple du travail réalisé par une enseignante dans un lycée professionnel de Charente-Maritime. A partir de Tweeter, elle a travaillé sur la mise en place de portraits de personnes repérées sur Tweeter réalisés par les élèves. Les jeunes avaient interpellé les personnes via Tweeter et avaient réalisé des portraits sur un blog. Le travail a été valorisé via Tweeter, mais pas Tweeter seul, il y avait d'autres outils. Tweeter a permis de mettre en place ce dispositif de valorisation de pratiques. On peut trouver beaucoup d'exemples comme ça à différents niveaux scolaires. Le deuxième enseignement est l'ouverture à l'extérieur à différents niveaux. On a des interactions avec les sphères qui motivent. Les premières twittclasses ont travaillé sur des relations avec des classes à l'étranger. Ça peut être des classes en milieu rural dans le Jura qui vont communiquer avec des classes au Québec. Ce sont des comptes de classes gérés par les enseignants sur lesquels les élèves twittent. Il y a un travail entre la valorisation et le sens donné aux apprentissages. L'ouverture à l'extérieur concerne aussi les relations avec les parents.

La relation école/famille est extrêmement importante. Plusieurs twittclasses ont démarré par le biais des sorties scolaires. On twitte ce qu'on voit en sortie scolaire. Et plutôt que de répondre au téléphone ou envoyer des courriers, on donne des rendez-vous sur Tweeter et les enfants racontent sur Tweeter ce qu'ils vivent à leurs parents. Eux-mêmes auront peut-être ouvert un compte Tweeter. Le numérique permet aussi de développer des liens entre école et territoire. Monique va aussi développer ce lien. On constate dans beaucoup d'exemples que, grâce à Tweeter mais aussi au numérique en général, des activités de dynamique territoriale se développent de manière assez pertinente entre le cadre scolaire et le cadre extrascolaire.

Le troisième enseignement est l'éducation aux médias et la gestion de l'identité numérique. Certains commencent très tôt. Dans l'enquête que nous avons fait passer, les répondants commencent à la maternelle. Certains vont être choqués et demander comment on peut utiliser Tweeter en maternelle. Par exemple, un enseignant du Bordelais va demander aux enfants ce qu'ils ont vu dans la journée. Les enfants vont se réunir pour choisir l'élément fort qui doit ressortir de cette journée et vont le transformer en twitt en connaissant les règles de Tweeter, c'est-à-dire 140 signes. On va trouver un résumé partagé sur Tweeter qui va permettre aux parents de s'informer sur ce que l'enfant a fait pendant la journée. Ça va créer un dialogue à la maison sur ce qui s'est passé à l'école grâce à cet outil. On peut utiliser un autre outil, mais c'est l'un des exemples intéressants. L'identité numérique permet de discuter sur ce qu'on peut faire ou ne pas faire sur Tweeter, sur ce qu'on peut dire ou ne pas dire. Un jeu concours était organisé dans la même classe. Un enfant avait fait perdre son groupe. Et certains voulaient le dire sur Tweeter. Il y a eu discussion entre les enfants. Et il n'y a pas eu d'expression à ce sujet sur Tweeter. Il y a eu ainsi une éducation à l'identité numérique et à la gestion de l'identité numérique. Des enseignants disent que l'usage de Tweeter leur permet d'occuper le terrain sur internet.

Le quatrième enseignement tiré de cette enquête est la question des usages de Tweeter. C'est un élément fort de la dernière enquête que nous avons réalisée. Je vous rappelle qu'il y a eu trois vagues d'enquêtes, 2011, 2012, 2013. On s'aperçoit qu'entre 2012 et 2013 c'est encore plus présent. Les enseignants auprès desquels on a enquêté déclarent utiliser une pluralité d'outils de plus en plus importante avec Tweeter. L'entrée dans Tweeter leur a permis d'avoir une appétence sur le numérique, d'expérimenter des choses et d'utiliser d'autres outils numériques. En priorité, c'est le blog. Le tableau numérique interactif vient en deuxième. La tablette numérique, l'environnement numérique de travail etc. Cette complémentarité va dans le sens d'un renforcement des compétences de ces enseignants. Tweeter est à la fois un objet et un lieu de formation. Certaines personnes ont parlé de salles des profs virtuelles. Ils ont considéré que, dans leurs échanges avec d'autres professionnels, Tweeter leur permettait d'échanger sur leurs pratiques avec d'autres enseignants. Ce sont des relations horizontales qui ne passent pas par la hiérarchie, c'est important, qui enrichissent leurs pratiques. C'est un lieu de formation entre pairs. L'importance du relationnel dans l'acquisition des compétences numériques et des modes de formation horizontaux court-circuitent les niveaux hiérarchiques.

Le cinquième enseignement est les injonctions paradoxales. Au niveau des ministères, notamment celui de l'Education nationale, on constate qu'il y a des messages forts dans le domaine du numérique. On entend parler, même par le président de la République, de plan numérique ambitieux. Ce plan se transforme souvent en énième plan d'équipement numérique. L'équipement règle-t-il la question des usages ? Injonctions paradoxales parce que, dans le déclaratif national politique, ministériel, il y a parfois de gros décalages au niveau des services déconcentrés, des inspections académiques, DASEN maintenant, sur la liberté d'intervenir des enseignants dans les établissements. On va limiter les plateformes. On va concentrer l'usage du numérique aux environnements numériques de travail qui sont des outils de l'Education nationale et interdire l'accès à des réseaux sociaux dans le cadre de la classe. Peut-être que ça ne choquera pas certains. Mais, si on veut travailler sur le numérique, on est obligé d'avoir une marge de manœuvre qui permet de se servir des outils utilisés par les jeunes. Tweeter au début n'était pas très connu par les jeunes. Il faut une certaine marge de manœuvre pour que ce soit opérationnel. L'injonction paradoxale n'est pas propre à l'Education nationale, mais propre à la sphère jeunesse. En effet, on se rend compte que, dans les services jeunesse, on a souvent double discours. Vous avez le droit de communiquer sur Facebook pour faire connaître aux jeunes les activités que l'on propose. Mais dès qu'on veut ouvrir Facebook à la pratique, ce n'est pas possible parce qu'il y a toujours le risque des débordements, de la responsabilité. C'est ça qu'on peut aussi appeler injonction paradoxale. Vous pouvez communiquer, mais pas éduquer parce que travailler sur les réseaux sociaux c'est aussi éduquer à l'usage du numérique. Certains conseils généraux ne voient pas l'intérêt d'utiliser Tweeter. En conclusion, cette étude est un focus sur un seul outil dans un contexte donné qui a permis d'avoir des résultats plus probants, un outil qui permet la transversalité entre les professionnels. On va utiliser la base des résultats et des connaissances recueillies pour d'autres études. On a prévu de

travailler sur la relation entre le numérique et le physique, comment les jeunes dans leurs pratiques et leur information mettent en complémentarité la dimension physique, c'est-à-dire l'accueil physique dans les lieux d'accueil et la consultation d'informations sur internet. Internet change la donne, c'est une évidence dans les pratiques de jeunes. Mais c'est important aussi de savoir que grâce à internet l'observation et l'analyse des pratiques peuvent se faire plus facilement et plus rapidement. Ça change la donne dans le travail collaboratif également, dans les méthodes de travail et de partage entre jeunes et professionnels. Ça permet de développer des coopérations différentes. Importance de développer des outils pérennes et partagés. Il est important de ne pas se contenter d'enquêtes ponctuelles, mais d'avoir des outils appropriés par les professionnels qui permettent de voir ces évolutions. Par exemple, Monique parlera peut-être d'une enquête qu'elle a menée avec les jeunes sur leurs propres usages numériques au collège. Les jeunes ont participé à la mise en place d'un questionnaire qu'ils ont passé auprès de leurs pairs via les collègues. C'est un travail partagé et un outil pérenne qui peut être conduit d'une année sur l'autre par exemple. La variation des compétences des jeunes est un autre élément important. Dans une des enquêtes que je n'ai pas le temps de développer faite en lycée professionnel, on s'est rendu compte que des jeunes en grande difficulté scolaire avaient des compétences qui n'étaient pas valorisées dans le cadre scolaire, mais qui étaient évidentes dans leurs manières de rechercher de l'information sur internet. On était au cœur de questions comme la confiance en soi, l'estime de soi. On a appelé ça des compétences cachées. L'importance de la médiation numérique, ça va être ma conclusion. Je vais vous montrer un schéma issu de l'enquête du CREDOC sur les compétences. Ce schéma montre, si on se base sur le nombre d'usages d'internet, qu'il y a une croissance des usages entre 17/18 et 24 ans et qu'après ça baisse. On a des clivages générationnels. L'usage peut être de télécharger des documents, de faire des recherches administratives, d'utiliser le mail, télécharger et écouter de la musique, de communiquer sur les réseaux sociaux. Le CREDOC a listé neuf usages différents et a demandé aux répondants, jeunes ou adultes, combien d'usages ils réalisaient dans leur vie quotidienne. Ça donne cette courbe qui monte et décline après. Il serait intéressant, ce qui n'a pas été fait par le CREDOC, de voir les clivages dans une même tranche d'âge. Je suis persuadé qu'on aurait trouvé des choses intéressantes, des clivages, des corrélations fortes avec le niveau de diplôme, l'origine sociale et le statut des répondants. C'est ce que dit d'une manière très riche la sociologue Dana Boyd aux Etats-Unis. Elle a travaillé sur une même génération d'étudiants dans le cadre d'une recherche longitudinale. Elle a enquêté auprès de mêmes étudiants sur leurs parcours entre 2007 et 2012. Elle a montré, sur le nombre d'activités réalisées sur internet, qu'apparaissaient des différences importantes chez des jeunes apparemment de profil identique. Ils sont tous étudiants, mais ont des origines sociales différentes. Il y avait des corrélations importantes entre les compétences développées et l'origine sociale des jeunes. Cette sociologue trouve que diviser les utilisateurs entre les natifs et les naïfs numériques est aberrant. C'est ce qu'on a tendance à faire souvent. Il y a les jeunes qui ont des compétences qui sont les natifs numériques et les plus âgés qui sont des immigrants, des naïfs. Après il y a des catégories, la génération Y, la génération Z. C'est une définition marketing qui n'apporte pas grand-chose sur les diversités de pratiques du numérique. Je conclurai par une phrase de la sociologue Dana Boyd qui va sortir un ouvrage qui sera traduit en français : « Espionner ses enfants en permanence n'est pas la bonne solution, cela ne fera que créer des conflits et augmenter le stress des adolescents qui, de toute façon, trouveront les moyens pour contourner cet espionnage avec des applications et des réseaux sociaux que vous ne connaissez pas encore. Il faut poser des questions, dialoguer ouvertement plutôt que de présumer tout savoir. Il faut également créer autour d'eux un réseau d'adultes vers lequel ils pourront se tourner en cas de problème. C'est l'une des principales missions des parents ». Je vous invite à lire cet ouvrage qui n'est pas encore paru en français. Un portrait de Dana Boyd a été fait dans Le Monde il y a un mois à peu près. Merci.

**Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest** : Bonjour. Je suis Monique Argoualc'h. Je suis enseignante. Je vais à nouveau parler d'élèves. Mais vous pourrez transposer en jeunes. Je travaille dans une classe relais. J'expliquerai ce que c'est tout à l'heure. C'est un public captif, mais on peut se demander s'il l'est réellement. Ce n'est pas sûr. Je propose de donner le cadre des classes relais, ensuite de parler de ma démarche avec le numérique, le contexte brestois, les moyens. Je donnerai trois exemples concrets pour montrer ce que je fais avec le numérique et les élèves. Après ce sera le temps du bilan. Je vais vous mettre à contribution, c'est ma déformation professionnelle. Vous pouvez repérer les plus-values que le numérique apporte dans ce que je mets en œuvre avec les élèves. Enfin, on comparera ce que vous avez repéré et ce que je pense mettre en œuvre. Les classes relais sont installées dans des collèges. En 2013, il y avait 440 classes relais en France ce qui représente 6 000 élèves. La commission locale des scolarités alternatives pluri-partenaire regroupe la

PJJ, le conseil général, l'Education nationale. Elle étudie des situations d'élèves en décrochage. Les situations sont présentées par les personnels de direction à cette commission. On accueille des collégiens en décrochage, décrochage qui se manifeste de différentes manières. On voit souvent des incivilités, de la violence, de l'absence chronique, de la phobie, de la démotivation, une grande passivité. Je dis qu'il n'y a pas de profil type d'élève de classe relais. Il y a une constance. C'est qu'ils ont une image dégradée d'eux-mêmes quand ils arrivent. Ils ne se sentent pas capables de construire. Donc, ils sont dans la destruction, le rejet, le refus, le repli sur soi ou dans la fuite, ils ne viennent plus. Notre mission dans les classes relais est de réinsérer de manière durable les collégiens dans un système ordinaire de formation. Il y a une particularité dans le Finistère. On ne fait pas comme dans les autres classes relais où les élèves sont retirés de leur collège pour une période de cinq ou six semaines qui peut être renouvelée. Nous, on demande à maintenir l'élève dans son collège où il vient deux demi-journées par semaine dans le dispositif relais. On n'a donc pas de classe constituée. On a des groupes de trois à quatre élèves. L'un des avantages est qu'il n'y a pas de rupture avec le système ordinaire de formation et donc pas de retour problématique puisqu'ils ne quittent pas le collège. On travaille avec des essais erreurs. On mise sur le changement progressif. La mise en œuvre est un peu compliquée. Ils vont tous travailler sur les mêmes projets. Vous allez voir comment le numérique est une grande aide pour ça. Ce sont majoritairement des garçons de 13/14 ans. J'ai un peu réfléchi sur le décrochage scolaire pour construire l'accompagnement. Je les appelle les décrochés. Il y a une grande passivité face aux apprentissages, donc j'ai essayé de mettre en route la pédagogie de projets. Ils sont en difficulté scolaire, je travaille donc l'approche par compétences. Ils n'ont pas confiance dans leurs possibilités, je vais travailler sur la valorisation. Ils n'ont pas confiance dans les adultes, on va essayer de modifier le lien avec les adultes. Ils sont souvent en conflit avec leurs pairs, on va travailler la collaboration. Ils ne trouvent pas leur place, on va leur faire comprendre l'importance d'une utilité sociale. Ma démarche est observation, objectif, élaboration de projets, recherche d'outils, mise en œuvre, évaluation et réajustements. On voit que les outils n'arrivent pas au début. Ils sont au service de projets et d'une pédagogie. J'utilise le numérique pour communiquer, informer, s'informer, collaborer, créer, partager, être valorisé, et bien évidemment apprendre. Je ne perds pas ma place d'enseignante.

Le cadre local à Brest : les pratiques que j'ai mises en œuvre sont influencées par la dynamique impulsée par le service multimédias de la ville. La politique publique du numérique est composée de plusieurs publics. Il y a les PAPI, points d'accès public à internet. Il y a internet pour tous dans l'habitat social. Il y a la mise en place d'ateliers. Je vais seulement présenter l'appel à projets. Chaque année, la ville lance un appel à projets. Les projets sont quasiment tous sélectionnés dans la mesure où ils sont dans les axes proposés. Souvent c'est développer le numérique pour des personnes dites éloignées. La ville peut proposer une subvention, ça peut être une petite somme, le maximum est 2 000 euros, ou une mise à disposition de matériel, une mise en réseau des différents acteurs, le soutien et la reconnaissance de l'institution. Une étude montre que les gens retiennent la mise en réseau d'acteurs dans l'appel à projets. En effet, ça crée une dynamique dans la ville. Ça a été symbolisé comme ça. Il y a un article très intéressant sur A-Brest. Cette forme de gouvernance contributive permet de développer des nouvelles solidarités en renforçant la capacité d'agir et permet l'implication des personnes, développe l'innovation sociale par la mise en réseau des acteurs, par la mutualisation et par le partage. La ville a fait une réunion sur les médiations numériques il y a quinze jours. 40 personnes de différents secteurs étaient présentes. Il y a une vraie dynamique. C'est ce qui me fait évoluer dans mes pratiques en tant qu'enseignante.

L'équipement est ordinaire. J'utilise aussi les téléphones portables des élèves en classe. C'est parfois sujet à discussion.

Comment utilise-t-on Tweeter ? Chaque élève a un compte personnel professionnel avec une charte d'utilisation sur le fond et la forme. Ils peuvent twitter de la maison aussi. Un des effets induits de cette charte est que des élèves de classe relais réussissent à intégrer la charte même hors de la présence de l'adulte. Ça fait trois ans qu'on utilise Tweeter et je n'ai pas un élève qui n'a pas respecté la charte du compte Tweeter professionnel. C'est un constat intéressant. On utilise Tweeter pour informer et s'informer. Ils ne sont pas tous en classe en même temps. Ils ne se connaissent pas nécessairement dans la vraie vie, mais ils travaillent sur les mêmes objets. Pour informer les élèves qui ne sont pas présents, ils passent par Tweeter pour que l'élève qui prendra la suite dans le projet puisse continuer ce qui a été commencé la veille. Les pseudos commencent tout le temps par un R suivi du prénom à l'envers. C'était la proposition d'un élève. Pouvoir communiquer, s'informer et informer les autres de ce qui se passe en classe, c'est une première façon d'utiliser Tweeter. On l'utilise aussi pour collaborer. On a travaillé avec une classe relais de Saint-Nazaire. Le prof de Saint-Nazaire lançait une question philosophique tous les quinze jours. C'est en ligne sur Philo en relais. On s'emparait de la question pour y répondre. Les élèves

répondaient individuellement ou une discussion pouvait s'instaurer entre deux élèves ou avec moi. Les élèves de la classe relais de Saint-Nazaire pouvaient répondre. C'était un compte ouvert. Donc des personnes extérieures aux classes relais ont aussi participé au débat philo. On intervient aussi auprès de personnes âgées qui sont aussi entrées dans le débat philosophique. Cette richesse d'échanges était intéressante. Avec ce collègue de Saint-Nazaire, on a collaboré pendant un an et demi via les réseaux sociaux sans se connaître. On a monté deux projets sans se rencontrer. On s'était vu uniquement de façon virtuelle. On voit que la salle des profs virtuelle est efficace. On utilise aussi Tweeter pour sortir de la classe. Ça permet aux élèves de discuter de façon horizontale avec des personnes qu'ils ne vont pas rencontrer régulièrement. Gérard a parlé du questionnaire ados internet. On a travaillé avec une sociologue de Télécom Bretagne sur les pratiques des ados et internet. Après les élèves ont pu l'interpeller via Tweeter. Elle a répondu. Il y a eu des échanges construits avec des personnes extérieures qui ne peuvent pas venir régulièrement en classe. On collabore aussi avec des étudiants de Télécom Bretagne via Tweeter également. Des échanges se créent. Comme ce sont des échanges ouverts, je re-tweete. Ainsi d'autres personnes peuvent intervenir et répondre aux questions des élèves. Ça permet de s'ouvrir et de sortir de la classe. J'utilise aussi Tweeter pour faire le lien avec l'élève qui souvent considère qu'il y a la vie dedans et la vie dehors. J'aimerais qu'il y ait une cohérence entre la vie dans la classe et la vie extérieure. Dans l'esprit de pédagogie inversée, j'essaie de faire que, quand ils sont chez eux avec la famille, au centre social, ils gardent le lien avec ce qui va être fait pour les mettre en activité. Le gros de notre travail est de les mettre en mouvement dans les apprentissages. Je rappelle la grande passivité.

Notre autre projet est inter-générationnel qui nous permet aussi d'utiliser le numérique. On se rend depuis 2003 deux fois par semaine dans un EHPAD, établissement pour personnes âgées dépendantes pour former les personnes âgées, voire très âgées à l'utilisation du numérique et d'internet. Ce projet est très complexe dans toutes ses dimensions parce qu'il y a de la formation d'élèves. Il y a de la préparation. Les élèves font des tutoriels. Ils font des supports de formation. Ensuite, ils animent les ateliers. On a deux publics dans nos élèves âgés. On dit les vieux parce qu'il y a les jeunes et il y a les vieux. On essaie de redonner de la respectabilité au mot vieux. Il y a ceux qui sont à l'EHPAD, très dépendants. Et il y a des voisins qui ont entendu qu'il y avait des ateliers où ils pouvaient pratiquer. On a 14 personnes âgées qui viennent à chacun de nos ateliers. Nos élèves forment les personnes âgées à l'utilisation d'internet suivant leurs possibilités, leurs envies, leurs questions. Ce projet nous a permis de collaborer avec des étudiants de Télécom Bretagne parce que des personnes âgées sont arrivées avec des tablettes. Et on a constaté que les tablettes n'étaient pas tout à fait adaptées aux personnes âgées, voire très âgées. Mes élèves ont fait une liste de ce qui ne convenait pas sur les tablettes. Ils ont interpellé les étudiants qui ont fait un questionnaire pour les élèves de la classe relais qui ont fait le lien entre les étudiants de Télécom Bretagne et les personnes âgées pour qu'on puisse développer une application pour rendre les tablettes plus accessibles aux personnes âgées. On se rend compte de l'importance d'un tel projet parce que des élèves de classe relais qui rencontrent des étudiants c'est presque les deux extrémités de l'école. Mes élèves m'ont dit que les étudiants étaient sympas. On va régulièrement à l'école Télécom Bretagne. On va continuer notre partenariat avec eux. Ce projet inter-générationnel a permis de créer ce que j'appelle les rencontres improbables. On a des vidéos en ligne. On fait de la vidéo avec le centre socioculturel. On associe aussi des personnes âgées avec une initiation à la prise de vue. Elles font partie de tous nos travaux. Pour les élèves, c'est extrêmement important d'être pris au sérieux. Ils prennent leur rôle au sérieux et ils ont une réelle utilité sociale. On voit l'importance pour eux d'aller chez les vieux. Certains ont même demandé de modifier leur emploi du temps pour y aller deux fois par semaine.

Le dernier projet est le site du dispositif relais qu'on utilise de différentes façons. Chaque semaine, je publie une fiche info pour tout le monde. Je donne ce qui va se passer dans la semaine avec des liens hypertextes. L'élève, la famille peuvent aller voir l'environnement pour savoir ce qui va se passer au dispositif relais et cela permet d'échanger avec le jeune, de valoriser ce qu'il fait et de le mettre en action. Les élèves publient aussi des articles. Ils peuvent être aidés par un journaliste qui vient régulièrement en classe pour leur donner des conseils sur la façon de rédiger des articles parce que l'écriture n'est pas la même sur Tweeter et sur le site. Ces publications donnent une grande importance à l'écrit. On s'améliore en écrivant régulièrement. Si on est lu, c'est intéressant. On va voir les statistiques de lecture du site. Les élèves vont voir s'ils sont lus ou pas. Quand il y a des commentaires, c'est encore plus intéressant. Je vais donner deux exemples d'effets. Le premier est celui d'une élève qui ne pouvait pas venir au dispositif relais quand il y avait d'autres élèves. Elle venait seule sur un temps spécifique, une heure par semaine. Le numérique lui a permis d'avoir une existence dans le groupe. Elle pouvait suivre et collaborer aux projets sans être avec les autres. Elle correspondait avec les autres

élèves via Tweeter. Elle avait une existence. On a même réussi à utiliser une écriture collaborative pour donner rendez-vous un jour et préparer des questions pour une interview. Trois élèves étaient en classe et elle était à la maison. Elle a pu écrire avec les élèves présents. C'est un premier pas vers l'intégration dans un groupe qui, même si elle n'est pas réelle, existe. Le deuxième exemple concerne les effets par rapport au collègue, la famille et l'environnement. Les parents peuvent aussi aller voir ce qui se passe sur le site. J'encourage les profs qui ont les élèves dans la semaine à aller voir ce que publient leurs élèves du dispositif relais de manière à changer les regards. Si le regard change, l'élève va le sentir et va modifier son comportement.

Je vous avais proposé de lister dans votre tête les plus-values. Voici celles que j'ai relevées dans ce que le numérique apporte par rapport au reste des outils. Je ne le lis pas parce que c'est écrit. Il y a la création d'une identité numérique positive. Quand ils partent du dispositif relais ils font un portfolio pour montrer ce qu'ils ont réussi par exemple pour se présenter à un stage. J'ai fait un nuage de mots avec le bilan des élèves. J'ai été étonné que les mots « travail, faire, bien » reviennent. Ils ont très peu cité le numérique dans le bilan. Ça m'a fait énormément plaisir parce que je me suis dit qu'on ne faisait pas du numérique pour faire du numérique, mais on utilise le numérique dans ce qu'on fait. Et c'est devenu ordinaire, intégré. Ma conclusion est avoir de l'ambition. Mais tout est à inventer, à réinventer. Ce n'est pas grave d'essayer quelque chose qui ne marche pas. Ça ne peut pas marcher à tous les coups. On cherche pourquoi ça n'a pas marché. Et on peut proposer autre chose.

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny :** Bonjour. Christian Combier. Je travaille à la maison de Grigny dans le Rhône. On est une association depuis 2007. Je vais vous présenter la maison, pas dans toutes ses dimensions, mais pour que vous compreniez de quel point de vue on parle et de quel point de vue ont été construits les quelques témoignages que je vais vous proposer sur la question qui nous a été soumise « Réseaux et éducation ». La maison est avant tout un projet né en 2002. La base de ce projet était de constater que les collectivités étaient équipées, que le débit était suffisant pour attirer des entreprises, mais que si on ne faisait rien sur l'accès de tous aux TIC on risquait de générer de la fracture sociale, de l'exclusion. A partir de là, des animations, du travail ont été faits. On retrouve les termes fondateurs du projet à quelques endroits. Ça a été fait avant tout dans la proximité. On est allé à la rencontre des gens où ils étaient, chez eux en animation d'appartements, sur le marché, à la sortie de l'école, au centre social, à la MJC, pour construire avec eux les bases du projet associatif. Ce travail a fédéré un groupe de 80 personnes à peu près pendant deux ans. On a vécu hors les murs pendant deux ans sans structure avec un portage fort de la collectivité et un réel soutien politique sur cette question. On a transité en permanence jusqu'à structurer le projet. Dans les piliers fondateurs qui existent encore aujourd'hui au-delà de la proximité. On continue avec des interventions sur le terrain des gens du voyage de Grigny par exemple. L'autre parti pris était, contrairement à l'idée de l'époque qui disait que l'ordinateur isolait, de faire la démonstration qu'on pouvait construire des projets qui intègrent une part de TIC et une part de numérique, ça rejoint la conclusion de l'intervention précédente, que le numérique est une part d'autre chose et qu'en utilisant ces outils on peut générer du projet collectif, on peut générer du lien social, on peut générer de l'engagement. Par ailleurs, on fait la promotion du logiciel libre et de la culture libre. On a été établissement intercommunal de 2004 à 2007. Puis la communauté de communes a été dissoute. On a rejoint le Grand Lyon. Et on est devenu association en 2007.

La question de départ était de savoir si les réseaux étaient éducatifs. Comme mes deux prédécesseurs, j'ai renversé la question et je suis parti de l'éducation qui intègre les réseaux. En effet répondre à la question de départ était beaucoup plus compliqué. Ça suppose de prendre en compte des paramètres qu'il est parfois difficile d'analyser aujourd'hui. Quelques clefs de lecture, de compréhension ou d'intervention ont été repérées. L'ensemble de ce que je vais vous présenter est issu de projets, de pratiques qui n'ont pas valeur ou de vertu de recherche. Ce sont de simples constats qu'on retrouve dans les interventions qui ont précédé. Quand on s'intéresse à cette question, qu'on veut faire du projet et mobiliser des jeunes avec une vision de ce qu'on veut produire, on commence par le choix du réseau adapté au projet. Ce n'est pas parce qu'il y a Facebook qu'on va faire du Facebook. Ce n'est pas parce qu'il y a Twitter qu'on va faire du Twitter. Ce n'est pas parce qu'il y a Pinterest qu'on va utiliser Pinterest. Il est bien de choisir le réseau adapté au projet qu'on veut développer. Au passage, c'est assez compliqué aussi parce que le temps de veille est important. J'ai créé mon compte Tweeter en 2007. Il ne s'y passait pas grand-chose. Et je me suis posé la question de rester à veiller sur ce réseau-là. Est-ce qu'un jour ça va marcher ? Cela pose la question de capitalisation et de mutualisation de l'information parce qu'on ne va pas chacun veiller sur tout ce qui bouge, sur tout ce qui s'invente, tout ce qui se développe et sur tout ce qui se désintègre. Il faut des gens pour remplir cette fonction de veille

pour voir ce qui est à l'œuvre, les évolutions permanentes. On retrouve aussi ce qui a déjà été dit qui est la définition de règles spécifiques de l'espace d'animation qu'on va construire. Comment anime-t-on la pratique personnelle et la pratique dans un projet collectif ? Les règles du jeu ne sont pas toujours les mêmes. Je n'utilise pas Tweeter à titre personnel ou professionnel de la même façon. C'est pareil pour les enfants et les jeunes qui ont une pratique, des usages. Il faut en tenir compte, mais il faut construire les cadres de référence qui permettent de fonctionner collectivement dans un projet. Des choses vont être réinvesties, des choses vont être interdites ou « délogées en touche ». Ça nécessite aussi de réfléchir à la question de privé/public. Des collègues qui travaillent sur Tweeter s'interrogent sur cette question. Que publie-t-on ? Quel droit de retrait autorise-t-on ? Le troisième élément important à prendre en compte quand on développe des projets qui intègrent le numérique est de ne pas perdre de vue qu'on est dans l'espace public. Des effets positifs ont été soulignés tout à l'heure. Il y a une reconnaissance, ça permet de la communication, ça permet du réseau humain au-delà du réseau numérique parce que ça permet la relation avec les parents, avec les pairs, avec d'autres ailleurs. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'on est dans un espace public. Donc ça nécessite d'identifier la responsabilité particulière. Je m'exprime, tout le monde peut voir, donc je porte une responsabilité particulière dans mon expression parce qu'elle peut être commentée, parce qu'elle peut être réutilisée, parce qu'elle peut être interprétée. Le quatrième élément important à prendre en compte est de s'appuyer sur les pratiques du public. Un jeune n'est pas vierge de toute compétence, de tout bagage. Ça suppose un temps d'échange et d'appropriation sur leurs propres pratiques pour éventuellement les réinvestir. Ça suppose de définir un cadre professionnel sur la notion de réseau, d'ouverture, de porosité, de protection. On veut bien que, dans le cadre professionnel, un animateur utilise le réseau social Facebook. Aujourd'hui 90% du temps, on valide l'utilisation à des fins de prosélytisme au sens large avec les prises de risque que ça suppose, avec la porosité que ça suppose, c'est plus compliqué. Et il y a la question du réseau. Des gens disent qu'il faut aller sur les réseaux, mais aussi que les réseaux fonctionnent comme des cercles. Faire réseau suppose la porosité. Ça veut dire qu'on accepte de relayer autant d'informations propres que d'informations récupérées sur les outils de veille des autres. C'est ce qui fait fonctionner un réseau. Ça s'inscrit dans une réflexion sur le numérique et son impact sur les évolutions sociales, sociétales, l'organisation des rapports humains, la société, les modèles économiques. Professionnellement, ces questions sont aussi à prendre en compte. On va choisir un réseau pertinent en fonction du projet qu'on veut développer, mais il faut l'analyser en fonction de son contexte économique et de ce qu'on va soutenir. Va-t-on soutenir un modèle économique qui fonctionne avec de la publicité, qui fonctionne avec du paiement ? Qui va réutiliser nos données ? C'était, en préambule, les questions auxquelles on a été confronté en développant des projets intégrant du numérique dans nos actions et nos activités.

Pour illustrer, le premier projet utilise un jeu en réseau Minecraft. Il s'agit de construire des espaces avec des petites briques type Lego, de combattre les monstres. On a mis ce projet en œuvre dans le cadre de la biennale d'art contemporain de Lyon qui organise Veduta. C'est un déplacement de la biennale d'art contemporain sur six territoires de l'agglomération lyonnaise avec des actions, des projets, des artistes en résidence. On a mobilisé un groupe de jeunes sur la modélisation de deux espaces qui sont la Rotonde et les souterrains qui étaient supports de performances d'artistes ou d'une exposition permanente. Les jeunes sont partis avec leur mètre et l'animateur de la maison pour prendre des mesures de la Rotonde, des souterrains, des photos. Ils ont modélisé la Rotonde et les souterrains dans l'espace de jeu Minecraft. Le premier intérêt est de construire d'autres règles du jeu, leur faire expliciter comment ils investissent le jeu d'habitude, quel type de relations ils ont dans ce réseau-là. On était dans un projet collectif. Donc les règles du jeu étaient collectives. Ils l'ont tellement bien perçu qu'un des jeunes qui a rejoint le groupe en cours de route au bout de trois ou quatre séances a fait comme d'habitude quand il allait sur Minecraft. Il a trouvé une caisse. Il l'a piquée pour gagner du temps et combattre les autres. Les autres membres du groupe lui ont dit qu'on ne jouait pas comme d'habitude. On collabore. On a une caisse pour tous. L'enjeu est d'arriver à construire et à modéliser la Rotonde et les souterrains avant d'être attaqué par les autres. On propose une autre manière de jouer, une prise de recul et une analyse de leurs pratiques habituelles. L'autre intérêt est le transfert des compétences. En additionnant les compétences des participants, on avait plus de compétences que celles de l'animateur. On s'est appuyé sur tout ou partie des jeunes pour former, informer, animer des temps avec les autres. Il y a des questions de partage, d'animation. On a confié à des jeunes la responsabilité de l'animation d'un temps de présentation du jeu et d'information des adultes pendant le salon de l'édition indépendante qui se tenait à Grigny. Ils ont pris la responsabilité de former les enfants et les gens intéressés à l'utilisation. Certains étaient déjà joueurs, donc ils leur ont donné quelques astuces. Et, ils ont présenté aux parents leur projet en pleine responsabilité. A partir du site de la maison de

Grigny, vous trouvez le site Veduta. On a aussi développé des projets intergénérationnels. On a mis en relation les œuvres qui étaient dans les souterrains avec des personnes qui sont dans des foyers de personnes âgées du territoire animés par des jeunes du centre social de Grigny. Sauf pour Veduta, on ne développe pas, dans le cadre de la maison, de projets en direct avec les enfants et les jeunes du territoire. On intervient comme ressources pour les acteurs présents sur le territoire. C'est vrai pour les jeunes et pour d'autres projets ou d'autres publics. On part de projets existants dans lesquels il n'y a pas le numérique. Et on voit avec eux la plus-value du numérique qu'on peut greffer. C'est un des rares projets qu'on a animés en direct avec un groupe de jeunes. L'autre élément est la virtualité. On se rend compte que les réseaux ne sont pas aussi virtuels que ça. Pour que les choses se développent, on est en permanence dans une interaction entre des rencontres réelles et sur la toile. On retrouve la question de la responsabilité. On confie la responsabilité de faire le reportage. Une fois que c'est publié, c'est publié. La modération ne sera qu'a posteriori et elle est complexe. Là il y a une vraie prise de risque et une vraie responsabilité. Les adolescents impliqués dans ce projet le perçoivent comme une confiance donnée et une reconnaissance de leurs capacités à produire de l'information et à agir sur le territoire. On a aussi travaillé avec le SMIRIL, un syndicat intercommunal qui gère une réserve naturelle de faune, de flore dans les bras morts du Rhône. On a travaillé avec des groupes d'accueil de loisirs et des groupes du service des sports. On a utilisé l'outil Evernote qui permet de prendre des notes, des photos et de les partager. Il s'agissait de tester que, quand on est en projet à l'extérieur, on pouvait partir avec des tablettes et Evernote pour prendre des notes, des photos et mutualiser. L'enjeu était de construire une base de connaissances partagées. Cela permet de travailler un autre volet des réseaux du point de vue éducatif qui a été évoqué en partie qui est le statut des productions. J'ai fait mes photos, j'ai fait mes commentaires, j'ai pris mes notes que je mets dans un espace commun. Quel droit vais-je donner en production ? Je les garde pour mon groupe ? J'autorise que d'autres groupes qui vont venir dans un, deux, six mois puissent les prendre en compte ? Cela permet d'évoquer avec les jeunes la question des licences. On va repartir sur des échanges entre pratiques personnelles et pratiques collectives dans le cadre d'un projet. À titre personnel, je peux prendre le risque de pirater un truc ou de m'asseoir sur la licence. Dans un cadre collectif et de projet, il va falloir labelliser. Je peux y mettre une licence libre qui autorise les autres à récupérer mon travail, à le retravailler. J'y mets une licence. J'imagine les droits d'accès. Pour la commodité de la présentation, j'ai isolé la partie Evernote qui permet de mutualiser de l'information. Dans un projet comme celui-là, d'autres outils numériques entrent en ligne de compte. Vous voyez un livre numérique fait à partir des sorties dans lequel de la vidéo est intégrée. On a utilisé des bouts de Pad avec Ramapad pour pré-écrire les scénarios entre les moments où les enfants étaient avec nous en animation et les moments où ils étaient dans leur accueil de loisirs. La mise en scène et la mise en œuvre font jouer beaucoup d'autres outils numériques compilés. Autre type d'intervention : les avatars 3D au collège de Grigny. C'est une animation entre midi et deux au collège. Un groupe voulait faire des avatars en 3D. On a fait des ateliers de fabrication d'avatars. Mais pour en faire quoi ? Réponse : on va les mettre sur Facebook. Ça a été un prétexte pour échanger, discuter, informer. C'est un autre volet éducatif. C'est permettre une attitude réflexive par rapport à une utilisation, y compris de se demander si c'est stratégique de faire un avatar 3D pour Facebook. En effet, tout le monde n'a pas des lunettes 3D à la maison. Quelle est la plus-value d'un avatar 3D sur son profil ? La réponse était que c'était bien parce que c'était la mode. Mais est-ce judicieux ? On a fait une autre action, à Alésia 05 en Côte-d'Or, à Vénarey-les-Laumes. C'est l'utilisation de Tweeter comme outil de la réflexion et de l'animation. On utilise cette stratégie avec les collègues quand on nous demande d'intervenir pour expliquer les dangers d'internet. On accepte de travailler à condition de partir des pratiques des jeunes et d'une réflexion partagée sur leurs propres pratiques, leur comportement et les solutions qu'ils ont trouvées. A Alésia, c'était renforcé par une troupe de théâtre forum à qui on avait envoyé le pitch des interventions. Pour chaque phase, ils avaient fait une saynète à partir de laquelle on lançait une question. Quand on n'a pas la troupe de théâtre, on met une image choc et une question. Les élèves sont par groupes. Ils ont chacun une tablette numérique ou un ordinateur. Mais la tablette est plus souple. On nomme un responsable de publication qui a la responsabilité de valider le twitt qui va partir, non pas sur la pertinence ou la justesse de la réponse mais sur le fait qu'il ne contient pas de propos en désaccord avec la loi, avec le respect de l'autre. Ils envoient des réponses par twitt. Est projeté un mur de twitts qui compile l'ensemble des réponses de tous les groupes. On débat, on fait un premier tri. On fait une synthèse conclusive pour évacuer l'idée fausse qui serait portée par le leader du groupe et avec laquelle l'ensemble de la classe repartirait. Je crois que j'ai fait le tour des projets que je voulais vous présenter. Le fil conducteur de l'ensemble de ces actions est de mobiliser les jeunes sur un projet collectif, de tenter de les faire partir de leurs propres compétences et de les amener à construire collectivement, à prendre du recul ou à réfléchir collectivement. C'est la manière dont, aujourd'hui, on

travaille sur la question des réseaux. « Le réseau est-il éducatif ? ». J'ai eu l'occasion de travailler avec des gens du voyage. En ce moment de manière récurrente, on a des gitans. Les enfants utilisent You tube à fond parce que ça leur sert d'espace d'auto-formation. Ils repèrent toutes les vidéos de flamenco et s'auto-forment au flamenco en utilisant le réseau social You tube. De ce point de vue, un réseau social peut être éducateur et éducatif. C'est un parti pris. Merci.

**Sophie Pautet, webmaster au Conseil général de l'Allier** : Merci à vous trois. On va passer aux questions. Merci de vous présenter.

**Marie-Claude Vallat, adjointe aux sports, à l'enfance et à l'enseignement de la ville de Cusset** : J'ai une information à vous demander. Vous avez dit mise en ligne sur slash et je n'ai pas noté.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)** : SLIDE.

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny** : SLIDE SHARE.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)** : C'est du partage et du principe de coopération.

**Florence Barbat, conseillère d'animation sportive, DDCSPP Allier** : Cela concerne l'exposé de Madame Argoualc'h. Pouvez-vous nous expliquer s'il y a eu un partenariat entre l'originalité de votre dispositif que vous avez mis en œuvre dans la classe relais et les classes plus traditionnelles ? Les enseignants ont-ils pris le relais ?

**Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest** : La difficulté est là. Ça fait dix ans que je suis dans cette classe relais. On cherche comment collaborer avec les équipes des collèges plus classiques. Les élèves viennent deux demi-journées, mais le reste du temps ils sont dans les cours. Je les ai six heures dans la semaine. Ce n'est pas beaucoup, mais ce n'est pas rien. Je travaille sur les compétences du socle commun. Je peux faire des retours sur ce qui est travaillé dans la classe relais. Mais très souvent, on a beau demander, on ne sait pas quand le conseil de la classe va se tenir. On a beaucoup de mal à faire part de nos travaux, des progrès de l'élève. Toutes les communications vers les collèges de rattachement se font toujours dans le même sens. C'est nous qui allons vers les collèges de rattachement alors qu'il y a un enseignant tuteur pour chaque élève dans chaque collège. Vous pointez la difficulté qu'on rencontre. Maintenant le courrier électronique est utilisé. J'ai fait une enquête l'année dernière auprès des quinze collèges de rattachement avec lesquels je travaille. Six ou sept ont répondu. Je leur ai demandé s'ils allaient voir sur le site ce que leurs élèves publiaient, jamais occasionnellement, de temps en temps, régulièrement. Ils répondent occasionnellement parce qu'ils n'y pensent pas. Quand je parle de ce que je fais, on me dit que je peux parce qu'il n'y a pas beaucoup d'élèves. Dès qu'on est dans l'innovation, il faut toujours justifier de ce qu'on fait plutôt que de l'expliquer comme j'ai pu le faire aujourd'hui. Je n'ai jamais été invitée pour expliquer. Vous pointez une réelle difficulté.

**Najmat Rosinel, association Appuis atouts jeunes** : Bonjour. Je suis membre actif d'une association d'éducation populaire. J'ai un témoignage. Notre association a été créée en 2011. Notre objectif est de valoriser les initiatives des jeunes. On a pris comme outil d'approche la vidéo. On va à la rencontre de jeunes sur des territoires assez différents. On les filme et ils nous expliquent leurs projets. On le met sur le réseau social Facebook. Ça permet à d'autres jeunes de voir ce qui a été fait et ça impulse une dynamique pour que d'autres jeunes se motivent en voyant ce qu'il est possible de faire. On a un site internet atoutsjeunes.fr où les jeunes peuvent créer une page. Ils peuvent y mettre leurs vidéos, leurs projets et partager les informations. On a monté ce projet il y a un an et on voit qu'en Seine-et-Marne et dans le 75, on commence à avoir un esprit collaboratif et de partage, une mutualisation des connaissances. C'est éducatif.

**Thierry Buffeteau, Communauté d'agglomération du libournais** : Pour renforcer l'expérience d'une classe relais, j'organise un festival de courts-métrages réalisés par des jeunes à Libourne en Gironde. Un groupe venant d'une classe relais a réalisé un film dans le cadre d'ateliers sur les nouvelles technologies. Ils travaillaient à faire des images avec un téléphone portable. Ces jeunes ont été

valorisés de pouvoir présenter leur film dans ce festival qui regroupait des jeunes de toute l'Aquitaine. Ils ont eu le premier prix. Ces jeunes qui sont habituellement en échec ont été très valorisés. La jeune qui avait fait le travail de prises de vues dans ce film s'est vu offrir une formation par une association d'éducation à l'image. Elle a trouvé une voie qui l'intéresse. Ces pratiques dont vous nous avez parlé sont une manière différente d'aborder la question de ce qu'on peut apprendre quand on est plus jeune et comment on peut aller vers de nouvelles voies. On voit que ces formes numériques parfois complexes et pouvant présenter de temps en temps certains dangers sont des voies très importantes, notamment sur la question de la responsabilité comme vous le disiez. Aujourd'hui, les jeunes ont énormément de pratiques de cet ordre, notamment dans le domaine de l'image. Il faut les sensibiliser à la question de la responsabilité. Qu'est-ce que je veux partager ? Avec qui ? Et c'est aussi utiliser ces pratiques pour les amener à la qualité de l'image, la qualité de ce qu'ils peuvent construire avec ces nouveaux outils. Merci.

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny :** Une réaction en complément. A Grigny, on utilise le procédé Instagram avec un mot clef « hashtag veduta grigny ». Quelqu'un qui utilise Instagram et connaît le mot clef a la capacité de publier sur cet espace-là une photo. Ça repose la question de la responsabilité. Avec les institutions, c'est là-dessus qu'on se bat en permanence. En effet, allez expliquer au directeur du centre social ou aux chefs de service qu'on va mettre en place un système qui fondamentalement s'appuie sur la logique de réseau qui est transversale et pas pyramidale, qui est contrôlée entre pairs, qu'il n'y a pas de chef qui va filtrer. Une régulation doit s'organiser. Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi. Mais il n'y a pas de chef de la publication. N'importe qui peut publier à n'importe quel moment. C'est une vraie logique de réseau. Je prends la responsabilité de publier, donc je prends les deux minutes de réflexion pour me demander si c'est judicieux de le faire ou pas. C'est là qu'il y a des enjeux d'éducation énormes. Sinon, on est dans des logiques de vitrines, des logiques pyramidales qui ont leur utilité, qu'il faut continuer à faire parce que des choses fonctionnent comme ça. Mais si on est dans le parti pris réseau, il faut absolument qu'on arrive à s'approcher de la logique de réseau qui consiste à dire que la régulation est faite entre pairs.

**Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest :** J'ajouterai que les élèves de la classe relais respectent notre charte de Tweeter. Au début, j'avais dit pas d'erreurs d'orthographe. Ils ne twittaient pas de la maison parce qu'il n'y avait personne pour corriger. On voit leur envie de respecter ce qui est collectif. En trois ans d'expérience de Tweeter en classe, il n'y a pas eu un dérapage.

**Frédéric Jésus :** Votre remarque relativise la question que j'allais poser. Mais je la pose quand même. Je suis venu dans cet atelier parce que je n'y connais pas grand-chose. Je suis né à l'époque où on utilisait encore les plumes Sergent major pour écrire. Je me souviens de l'encrier où les mauvais camarades mettaient du sucre pour que l'encre ne sèche pas sur les pages. La différence avec ma génération est vertigineuse. Je m'interroge sur la fascination par l'outil. Et je me demande si on ne l'a pas inévitablement dans un atelier comme celui-ci. Mais ce que vous dites à l'instant relativise le propos. De même la philosophie en 140 caractères m'a fait tiquer. Puis je me suis dit que quand on lit Platon on constate que Socrate fonctionne souvent avec pas loin de 140 caractères. Il peut y avoir une démarche philosophique dans le format de cet outil-là. Mais je repensais à autre chose qui va m'amener à la question que je voulais vous poser et poser à d'autres personnes dans l'atelier. Je m'étais fait une observation en travaillant avec une ville dans les Yvelines qui m'avait demandé de l'accompagner dans la réforme de ses rythmes rendue effective en septembre 2013. On avait envisagé plusieurs façons de procéder pour recueillir le point de vue des enfants, les enfants, pas les jeunes, sur la façon dont ils vivaient les nouvelles activités qui leur étaient proposées, quel sens ça prenait, comment ils choisissaient etc. Une des méthodes a été celle du petit carnet dans la poche. Les organisateurs notaient au fur et à mesure les verbatim des enfants au fil des activités au quotidien. C'était extrêmement riche et diversifié. Il y a eu une autre façon de recueillir leurs points de vue en les filmant. Là, j'ai trouvé que les propos étaient d'un conformisme absolu. Les enfants se sentaient tenus, peut-être du fait qu'ils étaient filmés, d'avoir un type de discours, une forme d'enthousiasme, une allure d'engagement et d'adhésion qui étaient tellement systématiques qu'il n'y avait pas grand contenu. Certainement les parents, les animateurs, la municipalité étaient très contents de les voir jouer le rôle de l'enfant satisfait. Peut-être que j'accuse à tort l'outil. Mais au-delà, ma question est la suivante : aujourd'hui dans vos expériences et celles des personnes présentes, j'en ai guère, comment peut-on mobiliser ces outils, ces réseaux sociaux dans une perspective de développement de la participation démocratique d'enfants et de jeunes aux politiques qui les concernent, pas uniquement en matière

d'apprentissage, ni même au service de conduites sociales qui soient satisfaisantes comme celles que vous signalez, mais de façon à ce que les enfants puissent être consultés au niveau d'une ville, d'une intercommunalité pour dire ce qu'ils pourraient proposer dans le cadre de l'élaboration, de la mise en œuvre ou de l'évaluation de projets éducatifs de territoire ?

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP) :** Le conformisme des propos des enfants n'est pas propre à la vidéo. Si on prend le questionnaire pour consulter des jeunes, des phénomènes de conformité existent également. C'est peut-être lié aux outils descendants faits par les adultes. Peut-être y a-t-il manière d'utiliser différemment la vidéo en associant davantage les jeunes à la captation d'images. On a fait une expérience avec des jeunes plus âgés pour observer leurs pratiques sur internet. Des jeunes recherchaient, d'autres questionnaient et un troisième groupe filmait. Il y avait une participation, une association des jeunes à la démarche elle-même qui est autre chose que quand nous produisons nous-mêmes. Je ne peux pas répondre à votre question. L'internet et les réseaux sociaux font partie d'une palette d'outils qui existe et qui permet de consulter les jeunes. Dans les enquêtes qu'on a faites auprès des jeunes, on utilise une palette d'outils comme des questionnaires, des entretiens, des focus groupes et des outils numériques pour compléter. Il n'y a pas de recette magique en la matière. J'ai aussi travaillé à une évaluation des rythmes scolaires à Paris. L'INJEP a travaillé à l'évaluation des rythmes éducatifs à Paris. On a fait des focus groupes extrêmement riches avec les enfants, ce que le numérique n'aurait peut-être pas apporté. Je ne réponds pas directement à votre question. En effet, on s'aperçoit que l'usage du numérique dans la réforme des rythmes à Paris est pauvre. Aucune activité n'est menée dans ce domaine dans les ateliers animés par les animateurs dans ce qu'on a observé. Il y a différentes raisons. Il n'y a peut-être pas assez de maturité pour utiliser les réseaux sociaux et le numérique.

**Monique Argoualç'h, enseignante en classe relais à Brest :** On utilise aussi beaucoup la vidéo dans ma classe. C'est la pratique qui fait qu'ils réussissent à quitter le convenu. Au début, ils se tiennent bien. Au bout d'un moment, ils arrivent à oublier l'outil et ça devient intéressant. France-Culture est venue dans ma classe une journée entière micro ouvert. C'était pour l'émission « Les pieds sur terre ». Après en entendant ce qu'on dit les élèves dans l'émission, j'ai découvert que si la journaliste était restée une demi-journée elle n'aurait pas eu ce qu'elle a eu. Au bout d'un moment, ils ont oublié le micro. C'est pareil pour la vidéo. On fait des reportages quand on va chez les vieux. Le vidéaste est avec nous. Ils sont habitués. Ils l'oublient. Et effectivement on n'est plus dans du convenu.

**Rachid Djebien :** Je suis de Roubaix, animateur chargé de mission. Je vis une exclusion numérique à la maison avec mes gamins. Je ne veux pas parler de ma situation familiale, mais revenir sur les propos de Monsieur Jésus et de Monsieur Marquié. Si les animateurs ne s'impliquent pas, c'est peut-être aussi qu'ils ne maîtrisent pas l'utilisation de ces réseaux sociaux. J'ai été exclu numériquement dans le territoire. Je travaillais dans un centre social et j'étais en contact avec un collègue proche où il y avait tout le matériel, classe pupitre, logiciels. On pouvait suivre tout ça depuis le centre social. Mais quand on l'ouvrait depuis le centre social, ça bugait parce que ce n'était pas les bonnes versions. Professionnellement, j'ai vu l'évolution de loin et je n'ai pas pu m'adapter. Je me rends compte que je suis un exclu du numérique professionnellement. Je me demande comment rattraper ce retard, s'il y a encore des possibilités de soutien à l'exclusion numérique.

**Monique Argoualç'h, enseignante en classe relais à Brest :** J'ai envie de dire qu'on apprend en marchant.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP) :** Nous aussi nous sommes exclus. Nous tâtonnons. Je suis un peu comme Monique bloqué par la technique de l'ordinateur. On apprend beaucoup en utilisant, par la curiosité et en questionnant. Quel que soit l'outil qu'on utilise, on peut questionner des gens, obtenir des réponses. La technologie évolue. Il y a de plus en plus d'outils dont on est tous plus ou moins exclus à moins d'être dans la technophilie et dans la maîtrise technique. Moi aussi j'apprends beaucoup, en marchant, des outils et des gens avec qui je travaille.

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny :** Pour les professionnels, il y a deux niveaux de questionnement et deux niveaux de réponse. Aujourd'hui, de notre point de vue, les professionnels ne peuvent pas faire l'impasse du numérique parce qu'ils accueillent des publics

impactés par le numérique. Il y a la question de la transformation des rapports sociaux. La tâche des éducateurs est complexe parce que les adultes ne sont pas exemplaires sur cette question. Lilian Thuram, qui est réputé pour être attaché aux questions de l'éducation, qui a travaillé sur le racisme, a fait un dérapage au Grand Canal en montrant les tweets que Karine Lemarchand son ex-compagne, animatrice de « L'amour est dans le pré », lui a envoyés au moment de leur rupture. On baigne dans un modèle où le respect n'est pas la valeur première. Nous éducateurs, animateurs, parents, enseignants devons-nous emparer de ces questions parce que les publics que nous accueillons sont impactés par cette société-là. Un gamin qui vote à une émission de télé-réalité quelconque dépense de l'argent par SMS. Après, on apprécie ou pas ces émissions. Mais ce qui est commun à tous c'est qu'ils vont voter et dépenser de l'argent en envoyant des SMS. Le modèle économique est à décoder. On n'a pas besoin de savoir appuyer sur un bouton d'ordinateur. On n'a pas besoin de savoir que Pinterest existe. Mais il y a nécessité de s'approprier les choses. La stratégie a été la même pour tout le monde. Je ne suis pas né non plus avec le numérique. On fonctionne par tâtonnements, expérimentations, erreurs. Il y a des vidéos sur tout. Il y a des mines d'auto-formation intéressantes à creuser.

**Thierry Buffeteau, Communauté d'agglomération du libournais :** Je voyais trois niveaux d'explication sur le peu d'utilisation du numérique dans les formes participatives y compris chez les jeunes. Les animateurs ne sont pas toujours au fait des pratiques des jeunes et des réalités de ces pratiques. Les politiques et responsables administratifs des collectivités sont souvent frileux sur ces questions parce qu'on ne sait jamais ce qui pourrait se dire dans ces forums. Le troisième niveau est que ça modifie le lien au travail, aux espaces temps et des lieux de travail. Il y a des expériences en cours dans des structures près de Bordeaux. Par exemple, un animateur chargé des conseils de jeunes, participation de jeunes à des projets a réussi à obtenir des temps pour échanger sur des forums sur ces questions de projets, le soir quand les jeunes sont sur ces forums. Il a moins de réunion physique avec les jeunes qui souhaitent s'investir dans ces projets. Ça favorise d'autres formes de participation que celles qu'on a l'habitude de voir aujourd'hui. Ces projets se décident rapidement sur le numérique et permettent de motiver vite des personnes. Il y aussi la question du rapport au temps et de l'instantané dans lesquels sont les jeunes. Par ces pratiques et le fait de répondre d'une manière proche de leur habitude, ça permet de retravailler le sens, le rapport au sens. Effectivement, il faut arriver à dépasser les inquiétudes des politiques et des administratifs dans les collectivités, des pratiques de professionnels de l'animation pour essayer de trouver de nouvelles manières de travailler. Ça ne se passe pas toujours dans les locaux habituels où on accueille les jeunes. Ces pratiques peuvent se passer dans d'autres espaces

**Christian Comber, responsable de la Maison de Grigny :** On a aussi été éduqué avec une chose à faire, une tâche à réaliser, un outil. Quand je tapais sur un tournevis, mon grand-père m'expliquait parfois de façon violente qu'il fallait prendre le burin. On est de cette culture-là. La difficulté est de comprendre que le numérique peut servir à tout. J'ai pris l'exemple d'auto-formation par vidéos sur You tube. Mais on peut y regarder des films, des âneries, s'informer, draguer, faire du prosélytisme, envoyer des rumeurs. On a un outil qui sert à tout. Quand les jeunes sont dessus, on ne sait même pas ce qu'ils y font. Des fois, ils y font tout en même temps, les adultes pas mieux. On a des outils multiformes, multicanaux parce qu'on peut y entrer par le Smartphone, la console de jeu, l'ordinateur, la tablette, au cybercafé, chez le copain, chez le voisin. On a des outils multicanaux, multi-utilisations, donc c'est compliqué. De plus, de l'autre côté, on est empreint de la culture de la recherche de l'outil parfait. On tente l'outil multiple. Dans une consultation en présentiel, c'est-à-dire que les gens sont là physiquement, on va mettre un vidéo-maton, un mur de post-it en ligne, un fil Tweeter, un truc Instagram ou du selfie pour que les gens choisissent naturellement le canal qui leur est le plus pratique. C'est imaginer des stratégies pour cumuler ou compiler plusieurs outils et les gens prennent l'entrée qui leur convient. En exploitation, c'est plus compliqué. Ça suppose de tirer les fils conducteurs et de faire une réunion physique. Il ne faut pas se leurrer la conduite d'un projet humain ne peut pas se faire uniquement de manière virtuelle. On l'a expérimenté et on sait que ça ne fonctionne pas. Un projet de participation, un projet d'actions, un projet d'éducation vont alterner des moments où on va se voir dans la vraie vie et des moments où on continue dans des formes virtuelles. Pour l'exploitation, ça veut dire de nouveau une rencontre, une réponse. Mais, on subit la frilosité des acteurs sociaux. J'ai eu le cas d'un centre social qui nous avait demandé de l'accompagner dans son projet de refonte de son site et que ce soit participatif. On fait la réunion, on débriefe. Et avant d'arriver, c'était dans une zone marchande il y avait trois mamans avec une poussette qui disaient qu'elles allaient davantage travailler le samedi et que le travail du dimanche était à nouveau en question et elles se posaient la

question de la garde des enfants. J'entre dans le centre social et je leur dis que s'ils veulent du participatif j'ai trouvé dehors. On peut faire un débat sur cette question d'ouvrir des garderies le samedi, le dimanche. Il y a eu veto parce que les professionnels n'avaient pas envie d'organiser ce débat.

**Mickaël Thienpont, chef de projet collègue numérique, conseil général de l'Ain** : Je suis chef de projet collègue numérique. Je dois développer l'ENT, mais aussi tous les usages du numérique. Je le fais de façon collaborative avec beaucoup de partenaires. Le numérique, c'est un peu tout. Il y a des tas de métiers différents. C'est un peu compliqué. Je vois deux orientations différentes selon que le numérique est l'objet du travail éducatif, c'est-à-dire éduquer des jeunes au numérique, ou que le numérique est un outil pour développer d'autres choses. À un moment donné, ça se rencontre parce que les deux sont liés. Dans les projets qui ont été mentionnés, je vois un énorme investissement humain. Il ne faudrait pas que la partie technique vienne masquer ça par une liste de logiciels, d'actions, d'outils. Ce sont des gens qui ont passé beaucoup de temps à créer des partenariats avec France Télécom par exemple. Dans tous ces contacts humains, dans le temps qui est mis avec l'outil ou d'autres outils, on oriente le côté éducatif, participatif. Un projet ne peut pas fonctionner s'il n'y a pas énormément de temps et d'engagement humain indépendamment des outils qui portent le schmilblick pour ne pas dire le numérique. Quand je suis en contact avec des enseignants, des associations, je constate que tout le monde a envie de faire quelque chose avec le numérique. Mais je ne vois pas toujours de point commun entre tous les projets qu'on me présente à longueur de journée. J'aime bien l'approche qui consiste à aller chercher dans ces pratiques quotidiennes. C'est peut-être la clef de la réussite. On peut avoir un projet numérique avec nos outils et demander aux jeunes de venir dans nos outils numériques. La démarche est un peu différente. On peut dire qu'il y a les outils des jeunes et on peut faire l'effort d'aller chercher le jeune dans ses pratiques quotidiennes. Ces deux angles d'attaque sont différents.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP)** : Ce qui est intéressant, c'est ce qu'on peut réaliser autour de la liste des pratiques de jeunes dans un territoire comme un département. Mais ça peut être un autre échelon territorial pour dépasser les représentations qu'on a de ces pratiques, comme le danger du numérique, qui sont fortement médiatisées et qui font l'objet d'actions sur les addictions. Les observations sur les aspects éducatifs sont moins fréquentes. L'expérience relatée par Monique du questionnaire fait par les jeunes sur les pratiques de leurs pairs est intéressante sur la valorisation des jeunes qui ont passé l'enquête et sur la connaissance plus objective de ces pratiques. Les outils internet permettent d'améliorer notre connaissance des pratiques de jeunes et pas seulement des jeunes. On a un déficit important de connaissance sur ces pratiques de plus en plus diversifiées et complexes. Sur internet, on a des questionnaires en ligne, et pas uniquement, qui nous permettent d'affiner ces connaissances. Peut-être que pour les ENT, il serait intéressant de travailler sur ces questions. J'ai entendu dire que la mise en place des ENT était discordante. J'ai un exemple à vous donner dans le cadre de l'enquête qu'on a réalisée. Un enseignant disait que l'Education nationale propose aux profs des écoles en formation des outils comme l'ENT et que ces profs trouvaient plus pertinent de se regrouper sur le réseau social Facebook pour partager leurs expériences pratiques et pédagogiques, ce qui passe au-delà de la hiérarchie et leur permet de partager plus authentiquement, plus ouvertement et plus librement leurs expériences. Ils n'utilisent pas l'outil officiel proposé par l'Education nationale.

**Mickaël Thienpont, chef de projet collègue numérique, conseil général de l'Ain** : Je me permets de confirmer ce que vous dites sur l'ENT. Le terme « descendant » ne me convient pas. Mais c'est vrai que l'ENT épouse la forme scolaire. Et le prof qui a envie de faire quelque chose d'innovant se retrouve coincé parce qu'il retrouve dans l'outil les mêmes contraintes qu'avant. Par contre, l'enseignant qui n'avait pas envie d'aller dans le numérique se sent plus à l'aise parce qu'il retrouve dans l'ENT les mêmes contours que ceux qu'il avait avant. On espère que ça va bouger. Ce n'est pas le même type de personne à qui on s'adresse. Je travaille aussi avec le CARDIE de Lyon pour de l'innovation de l'expérimentation. Je fais tout sur de l'ENT. Des enseignants me disent que l'ENT ne leur convient pas et demandent autre chose. Il y a un intérêt à avoir les deux outils dans le même paysage parce que c'est très différent de vouloir généraliser le numérique avec quelque chose de sécurisé qui permette à tous les profs, tous les parents d'évoluer dans un environnement relativement simple, mais qui ne permet pas de faire des milliards de choses. À côté de ça, des enseignants sont très en avance. Je salue leur énergie et la créativité qu'ils développent avec ces outils. Même en mutualisant l'ensemble des budgets

des collectivités en France, la fondation Google est toujours largement en avance en matière de recherche de développement.

**Thierry Buffeteau, Communauté d'agglomération du libournais :** J'ai travaillé avec Benoît Labourdette qui est un professeur de cinéma. Il a développé des méthodes d'éducation à l'image à partir des téléphones portables ou des caméras pocket. Il travaille aussi sur la question des nouvelles technologies. A Libourne et à la communauté d'agglomération où je travaille, on réfléchissait à créer un nouveau lieu dédié aux jeunes et aux nouvelles technologies. Dans notre réflexion avec Benoît, on s'est dit qu'au lieu d'offrir un panel d'ordinateurs à disposition des jeunes ou d'instruments qui permettent une activité isolée on va offrir un espace numérique de partage, c'est-à-dire un grand écran sur lequel ils pourront montrer leurs pratiques, échanger, travailler sur la question de la responsabilité dont nous avons parlé, mais aussi que ça puisse redevenir des pratiques qui permettent de favoriser des échanges, des choses collectives plutôt qu'isolées. C'est réfléchir à la question du numérique dans les nouveaux espaces comme des espaces de partage.

**Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest :** L'adulte a un rôle de médiateur. Des collègues me disent qu'avec le développement des mooks bientôt le prof n'aura plus sa place. Au contraire, on a un rôle très important dans la médiation numérique. L'outil est au service de quelque chose et pas le contraire. On ne va pas utiliser l'outil pour utiliser l'outil. Notre métier change. On n'est plus à descendre des savoirs, on est dans l'appropriation. Je n'utilise pas l'ENT. Je le contourne. Vous parlez des familles. Celles qui sont en grande précarité n'y arrivent pas non plus. Les ENT ne sont pas pour tout le monde. Au collège, les profs ne vont pas pouvoir continuer à enseigner comme aujourd'hui. Ce n'est pas possible. Quand on voit les atmosphères dans les classes, c'est inquiétant. Il va bien falloir changer les choses. La profession des travailleurs sociaux est la moins connectée. C'est inquiétant.

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny :** J'ai une réaction sur la question du temps humain. C'est récurrent. Ce n'est pas lié qu'au numérique. C'est ne prendre en compte que le temps de face à face avec les publics et de peu prendre en compte le temps de préparation nécessaire. On me demande de faire une animation sur le traité transatlantique TAFTA et sur les modèles économiques. Le matin, il faut que je lise la presse, que je me tienne au courant. Ce n'est pas du face à face avec le public. Mais, j'ai un temps de travail de recherche, de veille. Ce temps a toujours été considéré comme du temps en plus. En effet, l'histoire de nos professions du social et de l'éducation s'est constituée sur la nécessité du passage à de l'action militante et bénévole à une action professionnelle compte tenu de la complexité. Mais dans la professionnalisation, le temps humain de préparation est rarement ou mal pris en compte.

**Rachid Djebien, charge de mission, ville de Roubaix :** Je me pose la question du sens qu'on met dans les nouvelles technologies. Mon moteur est autour des valeurs. J'ai du mal à conceptualiser. Tout le monde fait ça donc je vais le faire, parce que les gamins ont tous un téléphone portable donc je vais le faire. Non. Je ne suis pas sûr qu'il faille tout le temps courir après toutes les nouveautés en disant que c'est à la mode, donc il faut y aller. Ça me donne cette image-là. Je suis un exclu et je l'assume. A contrario, j'ai des collègues à la ville de Roubaix qui valorisent des projets et des actions mis en place par des jeunes comme la production de web séries qui marchent très bien. Ça permet d'avoir des vrais projets vivants, des gens qui se rencontrent pour discuter. En matière de sens, je me dis que c'est plus intéressant. C'est plus concret. J'y crois un peu plus, peut-être. C'est la question du sens. Est-ce que ça sert au développement humain ?

**Christian Combier, responsable de la Maison de Grigny :** La pédagogie, c'est la valeur. Et il y a un autre élément à prendre en compte. Qu'on soit d'accord ou pas, la dématérialisation est là. Je suis jeune, j'ai besoin de l'APL, je n'ai pas le choix, je dois passer par un processus dématérialisé pour aller sur le site de la CAF. Si on n'est pas d'accord avec, il y a d'autres espaces. Il y a des organisations syndicales, politiques, des mouvements d'idées. Mais comme éducateur, je ne peux pas me dégager de la responsabilité d'éduquer les gens aujourd'hui. Dans la région de Brest et de Nantes, le travail a été fait sur la question du Smartphone. Un SDF aujourd'hui peut mourir s'il n'a pas de Smartphone parce qu'il n'y a plus de cabines téléphoniques. Au dernier moment la nuit, quand j'ai froid et que je craque comment je fais pour téléphoner si je n'ai pas de Smartphone ? On peut avoir le débat sur l'utilité ou la non utilité. C'est une chose. Mais en tant qu'éducateur aujourd'hui, on a le devoir de prendre en

compte cette question-là sinon on ne contribue pas à l'émancipation. Je regrette, mais là-dessus, on est assez tranché.

**Gérard Marquié, chargé d'études et de recherche à l'institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP) :** C'est la question des égalités d'accès à l'information. On peut prendre un cas moins dramatique. APB post-bac est incontournable. On est obligé quand on est en terminale de faire ses vœux sur APB. On voit des différences importantes entre les jeunes accompagnés dans leurs choix et ceux qui ne le sont pas. Certains vont faire des choix d'urgence au dernier moment et vont se retrouver à la rentrée dans un truc qu'ils n'ont pas choisi. Ceux qui sont accompagnés par un enseignant, les parents vont avoir une palette. On a aussi fait une évaluation sur l'accompagnement vers l'enseignement supérieur. On voit la différence chez les élèves qui ont été accompagnés par leur prof principal dans les questions d'orientation et donc leur maîtrise de l'APB qui n'est pas que du numérique. C'est une connaissance de l'enseignement supérieur qui passe par du numérique puisque l'APB est incontournable pour faire des vœux. La dématérialisation est de fait comme disait mon collègue. Pour accompagner les jeunes qui sont plus en difficulté, on doit, en tant qu'éducateurs, parents, professionnels de jeunesse ou d'éducation, impérativement s'impliquer.

**Sophie Pautet, webmaster au Conseil général de l'Allier :** Si vous n'avez plus de questions, on va s'arrêter là. Merci.